Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 47

Artikel: Le bétail cet hiver
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256347

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

devant le feu... Tout en marchant, il revoit la scène dans tous ses détails, sans s'occuper du vent ni de la neige qui tombe plus serrée de de minute en minute. Puissance de l'imagination ! Il entend encore chantonner la marmite dans laquelle bout la pâtée du porc qu'ils vont suivant la coutume dauphinoise, saigner la semaine de Noël. Et il rêve de son chez lui... Comme il doit faire bon, là-bas ?...

Le vent redouble, la neige tombe plus pressée, plus lourde, et Huret n'avance qu'à grand peine. Il sent le froid qui le pénètre jusqu'aux os : ses jambes se raidissent, une épouvante vague s'empare de lui. La neige l'aveugle, et il reste, par moments, immobile, ne sachant plus s'il doit avancer ou reculer. Il ne voit, devant ses yeux qui clignotent, que le papillotement incessant des flocons. Il tremble de froid et aussi de terreur. Va-t-il mourir là, dans cette tempête ? Des histoires d'hommes ensevelis sous les neiges lui reviennent en foule, sans ordre, à la mémoire. Il se sent abandonné, un cri d'angoisse s'échappe de ses lèvres glacées :

— Au secours !... au secours !...

Il entrevoit, par les courts instants de répit, une maison placée à peu de distance, que l'on dirait enfouie, écrasée sous la neige, et il tend les bras vers elle ainsi que le marin en détresse apercevant dans le lointain la mâture d'un navire.

Un aboiement se fait entendre... Il écoute, il attend...

Quelqu'un viendrait-il de son côté ? Serait-ce le signal du secours ? Mais non, personne ne vient. Ce n'est qu'un long hurlement d'effroi, le cri sinistre d'un chien qui se lamente dans le lointain.

Pourtant, il marche encore, le cerveau en feu, les yeux agrandis par l'épouvante. De nouveau, de toutes ses forces, cette fois, il crie :

— Au secours ! au secours !

Et ce cri désespéré s'éteint, étouffé par les bruits lourds, écrasants, de la tourmente. Alors, vaincu, il n'essaye plus même de lutter. Le vent l'entraîne, il tombe sur les genoux ; ses tempes battent, il entend seulement à son oreille comme un bourdonnement de guêpes qui s'accentue de seconde en seconde.

Mais voilà que, tout à coup, dans sa tête en feu, surgit le souvenir de sa famille qui l'attend au coin de l'âtre. Sa femme, ses enfants — ce petit monde qu'il nourrit de son dur labeur, — il ne les reverra donc plus jamais, jamais.. Est-ce possible, cela ? Il se relève. Il veut vivre, vivre pour ses pauvres petits. Que deviendraient-ils sans lui ?

Et il retrouve toute son énergie, et il avance encore, courbé en deux, malgré l'ouragan de plus en plus furieux. Maintenant la neige lui monte jusqu'aux genoux, ses dents claquent, mais une pensée le soutient : les petits !

Miséricorde ! le sol manque sous ses pieds, il glisse, il roule, et devant ses yeux passe, rapide comme l'éclair, la vision inexprimable de la mort. Un cri, un seul cri, brusquement coupé, et Huret disparaît dans un ravin.

. . . . . .

Et la neige tombe, tombe encore, recouvrant, comme un linceul d'hermine, cette humble victime du devoir.

III

A l'entrée du village, dans une petite maison, une figure anxieuse de femme, collée contre les vitres engivrées, regarde le chemin par lequel doit revenir son mari. Elle tient dans ses bras son plus jeune qui tapote le carreau de ses petits doigts. A côté d'elle émerge une tête blonde : c'est l'aîné qui comprend déjà et qui dit :

— M'man, pourquoi le papa ne revient-il pas ?

Mais le bébé, réjoui par les flocons qui amusent son œil, tapote de plus belle la vitre, ses cris retentissent joyeusement dans la maison.

Pauvre enfant ! il sourit à la neige qui tombe...

EUGÈNE DEVRETON.

Le Bétail cet hiver

Cet hiver, le bétail devra être l'objet de soins ordinaires comme les autres années et aussi de soins extraordinaires, puisque la provision habituelle de foin et autres aliments, fait un peu défaut.

Comme chaque année, il y a donc lieu de se préoccuper d'abord du logement du bétail.

Logement du bétail

S'il nous fallait vivre dans une atmosphère, infestée de miasmes, pénétrée d'humidité, avec peu d'air, et dans une température tantôt refroidie à l'excès, le meilleur tempérament n'y tiendrait pas.

De même pour les animaux, avec cette circonstance aggravante pour eux, qu'ils vivent à l'attache, et par conséquent ne sont pas libres d'aller se donner de l'exercice hygiénique.

On s'imagine trop que les animaux jouissent d'une constitution à l'épreuve de ce qui tue les hommes et quand ils deviennent malades, on va trop souvent en chercher les causes loin de leur logement.

Que l'étable soit saine, établie sur un sol préservé de l'humidité en la manière qu'il convient suivant le cas. En Suisse, les animaux à l'étable reposent sur un plancher, et leurs urines s'écoulent en dessous. L'idée n'est pas mauvaise ; sans l'appliquer à la lettre, il importe que le sol de l'étable se trouve un peu surélevé et que les urines n'y séjournent pas.

Il y a lieu aussi, surtout en hiver, de fournir une abondante litière surtout pour la nuit. Vaut-il mieux enlever le fumier tous les jours ? Ceux qui en ont l'habitude ne s'en plaignent pas. Cependant la raison alléguée par d'autres a peut-être bien sa valeur ; le fumier fait matelas et maintient de la chaleur. Par conséquent, a-t-on besoin de ce fumier « pour faire matelas » faute de litière suffisante, et aussi pour augmenter la température ambiante ? Si oui, tolérons le vieil usage de laisser le fumier quelques jours sous les bêtes. Mais alors, il faudra d'autant plus assurer d'écoulement des urines et la bonne aération des étables ou écuries.

Voyez-vous les pauvres bêtes obligées de respirer nuit et jour les miasmes du fumier en place de l'air pur qu'elles s'ingurgitaient à pleins poumons au pâturage ?

Une fenêtre un peu haut placée, une ouverture au bas de la porte, et une autre vers le haut qu'on puisse ouvrir et fermer à volonté, voilà qui permet d'entretenir l'aération ; éviter que le courant d'air frappe directement une ou plusieurs bêtes, d'ailleurs, pendant le jour surtout s'il y a du soleil on ne manque pas d'ouvrir les portes toutes grandes, ne serait-ce que pour le pansage, et c'est même cette nécessité qui fait que les animaux peuvent renouveler leur provision d'air dans les étables les plus mal tenues.

Contre le froid ? Peu de chose est nécessaire, car dans une étable à peu près garnie la chaleur dégagée de chaque animal suffit pour maintenir la température à un dégré suffisant. Cependant, on fera bien de boucher hermétiquement les ouvertures qui sont au Nord, et aussi d'abriter les portes par des hangards improvisés, en forme semi-circulaire, le dos tourné contre le vent du Nord.

Avec cela, s'il est possible d'entretenir la respiration cutanée par quelques coups d'étrille, ou plutôt de brosse, les animaux seront dans des conditions d'hygiène très suffisantes. Après tout, il n'y a aucune nécessité de transformer une écurie en salon. En agriculture faire bien suffit, faire trop bien, est d'un luxe coûteux et inutile.

Alimentation

D'abord l'eau, puisqu'il en faut partout, dans le boire et dans le manger.

La plupart des maladies viennent par l'eau ; en toute saison elle ne doit être ni corrompue ni trop crue, c'est à dire sortant immédiatement d'un puits, et n'ayant pas été aérée, elle ne doit pas être non plus trop froide. La bonne température est celle du milieu où vit l'animal, alors, il n'y a pas de danger de fluxion de poitrine. C'est pour cela qu'on a généralement la bonne habitude de faire séjourner l'eau de boisson pendant quelques heures dans les étables ou écuries.

Pour les vaches laitières et les bêtes à l'engrais, il y a avantage à donner à boire

---

— Et vous partiriez quand, en ce cas ? interrompit doucement Mme de Verneuil.

— Oh ! très promptement, ma chère tante, je dois être après-demain matin à Toulon.

— Votre comte de L... eût bien plutôt dû vous faire explorer les bords de la Néva que ceux du Niger, murmura-t-elle ; vous auriez pu au moins me donner des nouvelles de Luc.

— Et nous aurions eu moins chaud que nous n'aurons ! répond le jeune homme souriant de cette boutade.

— Vous feriez mieux encore de rester en France, je suis sûr que notre pays compte de bien beaux sites que vous ne connaissez pas !... pardon, je me rétracte, je ne songeais plus que c'est l'amour de la science qui vous attire et non une vulgaire curiosité, fit à son tour le baron.

Le banquier examine le visage de sa fille, sur le visage de laquelle pas un muscle n'a bougé à l'annonce de cette nouvelle.

— Elle n'aime pas son cousin comme j'aurais été heureux qu'elle l'aimât, cela est clair ! se dit-il. Et si Guy n'a pu lui plaire c'est qu'elle aime toujours l'autre !

Il observe maintenant, avec un mélange de compassion et de remords, la taille de Chantal affaissée comme un lys sous l'orage, le cercle bleuâtre qui souligne ses yeux et les fait paraître trop grands pour son mince visage, et il frémit intérieurement à la pensée qu'il a pu se tromper en frappant Gauthier.

Lorsqu'un instant après la jeune fille passe, se disposant comme chaque soir à servir le thé, il met un bras autour de sa taille, et la force à s'asseoir tout près de lui sur le canapé, puis la regardant avec tendresse :

— N'y aura-t-il que ma petite Chantal à ne pas conseiller à son cousin de changer le but de son voyage ?... demanda-t-il en plongeant une main caressante dans le nuage d'or pâle qui nimbe sa tête charmante.

(*A suivre.*)

tiède, soit au moins à la température du corps de l'animal, car alors il n'y a pas de déperdition de calorique, comme disent les savants, c'est à dire refroidissement, et les matières alimentaires ingurgitées n'étant pas obligées de réparer la chaleur perdue, fournissent une plus grande quantité de matériaux à la fabrication du lait ou de la viande dans l'organisme.

C'est pour la même raison qu'il faut éviter de donnner du « manger » froid ; par exemple la betterave ou les autres racines qu'on vient de hacher sous les hangards et qu'on apporte tout droit dans les crèches, sont des aliments très indigestes. Au contraire, laissez-les se réchauffer par un commencement de fermentation, en les mettant vingt quatre heures en tas, mélangées à du son, des tourteaux pulpes, des balles de froment, de la paille hachée, de la fleur de foin, le tout légèrement arrosé, non seulement il n'y aura plus aucun danger, mais ce sera un régal pour les animaux. Dans une provende ainsi préparée, on peut introduire une foule de matières, de débris qui, autrement, ne trouveraient peut-être pas leur utilisation, car la demi fermentation qu'elles subissent ainsi, les ramollit, et leur donne le bon goût du mélange.

Cette année, on est obligé de s'ingénier pour nourrir son bétail ; l'hiver est bien long, et le mois de mai bien loin ? Autant que possible vivre sur son propre fond. Car, s'il faut acheter, on a vite payé la valeur de la bête.

Une prison de Boue

Les lacs de l'intérieur du Mexique sont peuplés d'une quantité innombrable d'oies, de canards et de sarcelles. Dans la vallée de Mexico notamment, sur les bords du lac Texcoco, ces oiseaux se trouvent en grand nombre. Les Mexicains, qui sont presque tous de passionnés chasseurs, goûtent par dessus tout la chasse de ce gibier. L'abondance de ces palmipèdes permet au tireur le plus inexpérimenté de ne revenir jamais les mains vides, mais, en revanche, cette chasse exige une connaissance approfondie des lieux et une attention de tous les instants. C'est qu'en effet le terrain qui environne le lac n'est le plus souvent qu'un amas de boue presque liquide dans lequel on peut fort bien disparaître tout entier, en très peu de temps ; de plus les grandes herbes qui couvrent le sol, en le dissimulant aux regards, ajoutent encore au danger.

Un des lecteurs du *Globe Trotter* à Mexico ne dut qu'à son sang froid d'échapper à une aventure, occasionnée par un moment d'inattention, qui aurait pu lui coûter la vie.

« Ce n'était pourtant pas la première fois que je chassais sur les bords du lac Texcoco et jamais il ne m'était arrivé la plus petite mésaventure. Ce jour là je montais un petit cheval de race andalouse, vif et fougueux, et j'étais fort occupé à le maintenir, de plus, il faut bien l'avouer, l'admirable nature qui se déroulait sous mes yeux, attirait toute mon attention. Toujours est-il qu'au milieu de ma rêverie, je sentis tout à coup ma monture s'abaisser sous moi, puis se relever d'un bond, parcourir en trébuchant une vingtaine de mètres, puis retomber en s'enfonçant encore davantage. Etonné, je poussai mon cheval, pensant qu'il venait de mettre le pied dans un trou d'eau, mais malgré tous ses efforts, il resta en place, comme cloué au sol. Nous voilà dans une belle situation : imprudemment je l'avais conduit dans un terrain mouvant.

La bête a peur, elle tremble de tous ses membres et chaque mouvement qu'elle fait pour se dégager de cette boue, qui l'emprisonne, la fait enfoncer davantage. Pour la calmer, car quelques minutes encore de cette agitation et nous disparaissons l'un et l'autre dans le marais, je me glisse à bas de ma monture, avec le moins de mouvement possible. Je caresse mon cheval, je cherche, en lui parlant doucement, à le faire tenir immobile, mais moi-même j'enfonce, lentement il est vrai, mais enfin j'ai de la boue jusqu'aux genoux ; les quatre pattes de la bête ont disparu : c'est une chance, car ainsi immobilisé, elle ne peut plus remuer.

La difficulté sera de la sortir de là. Quant à moi, j'oublie ma situation : il serait cependant temps d'aviser. Appeler au secours, il n'y fallait pas songer, car je m'étais justement dirigé vers un endroit du lac où aucun chasseur ne se rendait d'habitude. Je jette les regards autour de moi afin de retrouver le chemin par lequel nous sommes venus dans ce maudit marais, mais ma rêverie de tout à l'heure et les bonds désordonnés de mon cheval empêchent toute reconnaissance des lieux. La terre ferme est-elle à droite, à gauche, devant ou derrière moi ? Aucune trace de notre passage ne s'aperçoit, les hautes herbes ont fait disparaître les pas de ma monture. Je commence à être vraiment epouvanté. Se sentir peu à peu enfoncer dans cette horrible boue, et prévoir le moment où la boue gagnant le visage... C'est une mort terrible que je ne souhaiterais pas à mon plus grand ennemi !

J'écarte de mon cerveau cette image terrifiante...

J'ai conservé en bandoulière ma carabine. En examinant les alentours, il me semble que le terrain ferme est à ma droite ; aussi, sans hésiter, de toutes mes forces, je projette mon mon arme à vingt mètres. Quel soupir de soulagement en voyant mon fusil rebondir !

Je n'étais pourtant pas sauvé, ni moi, ni mon compagnon, mais enfin j'espérais, avec du sang-froid, arriver à m'en tirer. A ce moment, un couple de superbes canards s'élève d'un buisson et vient presque voler au ras de ma tête. Est ce pour me narguer et rire de ma situation ? On le croirait vraiment, car, à deux reprises différentes, le couple vole autour de moi. Un mouvement d'irritation s'empare de moi, je fais de grands gestes et, si mes canards s'envolent, moi j'enfonce un peu plus.

Mon cheval est complètement immobile. La boue ne le gagne que d'une façon insensible.

Je calcule que j'ai une demi-heure devant moi. Passe ce délai, la malheureuse bête aura disparu.

Je n'ai donc pas un moment à perdre.

Je commence par me coucher tout de mon long en étendant les bras, afin de présenter le plus de largeur possible et par suite d'offrir la moindre prise à la boue. Avec d'infinies précautions et en avançant avec une lenteur extraordinaire, je parviens ainsi, d'un mouvement insensible, jusqu'à la rive. Mes vêtements sont dans un état lamentable, j'ai la figure souillée, je dois avoir une mine sinistre. Peu m'importe, je suis sauvé !

Maintenant il s'agit de tirer de ce mauvais pas mon pauvre cheval. Les minutes sont précieuses, aussi je commence par chercher des matériaux ; tout ce qui me tombe sous la main, bois, pierres sont amassés sur la rive. Je jette tout cela dans l'espace qui me sépare de mon compagnon. Au bout d'un quart d'heure, d'un travail terriblement fatigant, tout ce que j'avais ramassé a disparu dans le terrain mouvant sans laisser de trace. Je commence à désespérer de jamais pouvoir établir un passage solide pour mon cheval. Celui-ci, dont le poitrail est presque entièrement sous la boue, a sa tête tournée vers moi. Ses regards, presque humains, semblent me supplier de le sauver. Mon courage, un moment abattu, se relève. Avec une vigueur, dont je ne me serais pas cru capable, je réussis à abattre en l'espace de quelques instants une quantité de grosses branches. Les premières jetées sur la boue ne s'y enfoncent qu'à demi, le reste fait un pont naturel assez large pour que mon cheval puisse y passer. Presque à pied sec, je reprends le chemin que tout à l'heure j'ai parcouru avec tant de difficultés. Je caresse ma bête et, la prenant par la bride, je cherche à l'entraîner sur le pont que je venais d'établir. L'intelligent animal me comprend certainement et fait tous ses efforts pour dégager ses jambes. Après de nombreuses tentatives, il y réussit enfin. Posant ses deux pieds de devant sur les branchages, il dégage, d'un effort vigoureux, ses autres pieds et avant même que je ne puisse le retenir, il s'élançait sur le pont.

En moins d'une seconde il avait traversé le marais et se roulait sur l'herbe, tant il était joyeux de ne plus se sentir emprisonné. Je le rejoignis et nous cherchâmes ensemble un trou d'eau — en terrain solide — où nous pussions nous débarrasser de l'infecte boue qui nous souillait.

Cette dramatique aventure ne me guérit point de la chasse aux canards sur les bords du lac Texcoco, mais dorénavant je prêtai plus d'attention aux chemins que je parcourais. »

NOVODOM.

Soupe au riz et aux lentilles. — Mettre roussir dans votre graisse de l'oignon haché fin, ajouter deux litres d'eau, quand celle-ci bout, le riz et la farine de lentilles délayée avant à l'eau froide. Cuire quarante minutes.

Passe-temps

Devinettes

Quels sont les gens qui possèdent les plus belles bibliothèques ?

Qu'est-ce qui va de Paris à Marseille sans faire un pas ?

Quelle ressemblance y a-t-il entre un livre intéressant et une galette ?

ENIGMES

Un pied de ma longueur
Est la juste mesure ;
Il l'est aussi de ma largeur ;
D'un carré cependant
Je n'ai point la figure.

——

Je suis rose sans être rose
Je meurs sans avoir été rose,
Et cependant j'étais bien rose.

Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.